

LE JOUR, 1946
08 OCTOBRE 1946

PROPOS PERDUS

Nous faisons les mêmes gestes la vie entière. Les saisons et les jours nous trouvent sur les mêmes chemins. Et nous quittons sans cesse quelque chose que nous pourrions ne retrouver jamais.

Pourtant nous sommes pleins de projets et de désirs. Fatigués de ce que nous faisons et de ce que nous sommes, nous rêvons d'une fuite que nous espérons en vain.

Ainsi progresse notre destin dans la conscience obscure ou claire de la lumière et de la nuit. Ainsi nous vieillissons, humbles ou humiliés, arrachés aux choses ou détachés d'elles.

Et si nous nous mettons à la recherche du temps perdu, si nous retrouvons les uns après les autres tous les instants de notre vie, il s'en dégage une vague tristesse.

En roulant sur la grande route, dans la douceur matinale d'octobre nous songeons à cela comme nous y songions hier et l'autre jour, comme nous y songeons depuis longtemps en face des complications croissantes de la vie.

La prétendue science de l'homme a dépassé l'homme. La notion du bonheur est provisoirement perdue. Les sociologues ont gâté la nature. Ils n'ont pas compris le drame de la statistique et l'horreur du numérotage indéfini des humains. C'est une monotonie plus accablante que l'autre qui s'ajoute à la première.

Et le peu de fantaisie, le peu d'indépendance réelle qui est en nous est sacrifié à une loi d'airain.

Le rythme même de la vie est ainsi brutalisé par les doctrines du temps. Tandis que nos gestes familiers sont l'image du recommencement et de la patience, des violences secrètes nous prennent à la gorge à mesure que, d'une retraite de montagne, nous descendons vers la ville, inquiets du mal qu'y fera aujourd'hui la prétention de réformateurs inhumains.

Il n'y a pas encore de formule purement sociale qui vaille pour toute la terre. C'est parce que certains croient faussement qu'il en existe une que nos sentiments et nos pensées paisiblement et naturellement répétés sont bousculés jusqu'à l'anarchie et jusqu'à la mort.